(2)
CC.AA8

22101716755

566

Hennessy

1864

CU.AA8 (2)

Aug. 20. 1913

Paris

LE COEUR ET L'ESTOMAC

Digitized by the Internet Archive
in 2016

Paris. Typ. LACOUR et Cᵉ, rue Soufflot, 16.

https://archive.org/details/b2486142x

LE COEUR

ET

L'ESTOMAC

PAR

ALFRED ASSELINE.

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
Rue Vivienne, 2 *bis*.

MDCCCLIII

CU.AAE (2)

WELLCOME INSTITUTE
LIBRARY

Coll.	welMOmec
Call No.	

Préface et Dédicace.

Il vient un âge où l'homme intelligent qui a aimé de toutes les forces de son âme, qui a beaucoup souffert et beaucoup pleuré, connaît enfin tout le prix d'une bouteille de romanée ou de château-laffitte, venant de la cave de Collot aux Provençaux, et bue le soir, à petits coups, avec un ancien ami.

Cet âge se déclare ordinairement entre vingt-six et vingt-huit ans.

C'est alors qu'on n'a plus le courage héroïque des amoureux de vingt ans, qui attendent pendant de longues heures le rendez-vous cent fois promis et cent fois dérangé par la présence d'un mari ou d'une couturière; c'est alors qu'on fait plus de cas d'une belle personne facilement obtenue, et plus facilement oubliée, que d'une petite dame mince et romanesque à laquelle on fait la cour pendant tout un hiver, et qui vous aime d'un amour féroce pendant dix ans: c'est alors, pour tout dire, qu'un bon dîner où tout est bon, le poisson, le rôti et le gibier, devient le *nec plus ultrà* du bonheur!

Heureux âge, où l'on est initié, enfin, aux secrets des passions de l'estomac, où

l'on ne mange pas pour manger, mais pour jouir, où chaque goutte de cette liqueur adorable qu'on appelle le bon vin, et qui est une gloire toute française, le bourgogne ou le bordeaux! — oui, où chaque goutte contient une volupté inénarrable, qu'ignoreront toujours les profanes; heureux âge, où toutes les grandeurs de la création vous sont révélées, car l'on sait discerner le pain fait avec du froment bien fleuri, les beaux fruits mûris à point par le soleil, les viandes taillées à vif dans le corps des plus succulents animaux; car l'on sait discerner même jusqu'à la qualité et à la saveur d'une eau pure et clarifiée!

Mais ne parlons pas de l'eau plus longtemps, cela pourrait nous porter malheur.

Donc, il faut, et à jamais, renoncer à

ces liaisons qui font le tourment de la vie du héros et de l'héroïne ; il faut renoncer à faire le désespoir des familles... et d'abord, il faut bien choisir ses convives !

Que jamais une femme ne soit invitée à vos repas : une femme ne sait pas manger, et (ô triste faiblesse de ces natures perfides !) la femme aime le vin de Champagne, le champagne, cette eau pointue et sucrée qui gâte le goût des meilleurs mets !

Et si je médis du champagne, ne m'en veux pas, cher Roger, toi qui en as bu pour deux cent mille francs dans ta vie !

La femme écartée, et deux ou trois amis ayant pris place autour de votre table, savourez doucement, lentement, de la septième heure à la neuvième, un de ces dîners que le prince de Talleyrand

eût commandés pour le czar Alexandre en 1814!

Et le dîner fini, venez vous reposer de ce plaisir difficile dans le fond d'une loge de rez-de-chaussée à l'Opéra; sachez alors digérer avec volupté, au sein de mille rêves charmants, — tandis que vous regardez danser madame Cerrito et mademoiselle Carlotta Grisi, dont les jambes n'ont rien de terrestre!

Peu d'hommes, et je parle pourtant des plus spirituels et des mieux doués, ont su comprendre les joies d'un tel paradis; ce bonheur a été réservé à quelques illustres seigneurs de l'autre siècle, et aussi à deux ou trois écrivains de ce temps.

Car on est loin de ces années bizarres où Gilbert et Malfilâtre se laissaient mou-

rir à l'hôpital pour n'avoir pas su ce que c'était que le potage aux écrevisses ; aujourd'hui, les hommes de lettres sont puissants, et quelques-uns ont un bon cuisinier.

La fête splendide donnée à Bruxelles, en l'honneur de la danseuse Petra Camera, a fait voir que M. Alexandre Dumas sait continuer les traditions de M. de Chateaubriand, ambassadeur à Rome : et pourtant, illustre auteur de *Monte-Cristo*, qui avez remué des millions, vous m'avez fait manger à la Maison-d'Or, un soir de l'hiver dernier, une sole aux fines herbes que je ne vous pardonnerai jamais !

Cette faute n'eût pas été commise par la célèbre madame Jouanne, grand'croix de l'ordre des cordons bleus, que plus d'un

banquier a voulu séduire et enlever, et qui est restée fidèle à son maître, à Jules Janin, un écrivain qui a la goutte tout comme M. le comte de Montalivet !

C'est à vous, madame Jouanne, que je dois d'avoir connu ce que c'est que ce gibier merveilleux qu'on appelle bartavelles d'Écosse, — et ce souvenir est ineffaçable !

Aussi est-ce à vous que je dédie ce livre, si votre maître et le mien, si Jules Janin veut bien le permettre.

LE TORT D'ÈTRE JEUNE.

Le tort d'être jeune.

Petit roman par lettres.

PREMIÈRE LETTRE.

MADAME VEUVE DE CHAVILLE A MADAME MARIE DESTIGNY.

Les Saules, dimanche matin.

Ma chère Marie, ai-je donc commis un si grand crime ! c'est tout au plus une imprudence. Mets-toi un moment à ma place ; qu'aurais-tu fait !.... Et tu n'es pas veuve, toi !

Je n'avais plus que ce moyen de me débarrasser de ses poursuites. Songe qu'il y a plus de deux ans qu'il me fait la cour, l'hiver dans les bals, au spectacle, chez moi, partout, l'été dans cette maison de campagne où mon frère l'a installé avant son départ pour Turin.

Ne trouves-tu pas que c'est bien là une idée de parent de prendre pour ami intime mon galant persécuteur?

Enfin, puisque tu veux tout savoir, voici comment *la chose* s'est passée. Il faisait mine de me bouder depuis quelques jours: il est vrai que, dans mes derniers efforts de sagesse, je le traitais avec beaucoup d'impertinence, mais c'est bien le moins que nous nous donnions le plaisir de tourmenter un peu ces pauvres *sigisbées* pour nous venger de la domination où nous tiennent nos maris. Tant il y a que, prévoyant sans doute ma défaite prochaine, il avait des semblants de dédain tout-à-fait insupportables dans un homme que l'on a habitué à la plus respectueuse soumission. Mon es-

clave se révoltait. Il colportait dans mon salon ses hommages de l'une à l'autre, et je n'étais plus qu'une estimable douairière remplissant des fonds de tapisserie sur une bergère, dans un coin.

Cette bouderie a plus *avancé ses affaire* (comme disent ces monstres) que ses deux années de surnumérariat...

Au fond, je ne l'aime pas. Ma chère, je suis triste. — Il a quarante ans.

Au petit jour, il est parti discrètement, mais je ne dormais pas. Je l'ai bien regardé, ce n'est qu'un second mari que je vais me donner. Il a ouvert avec précaution la porte-fenêtre du balcon. J'ai voulu voir comment il allait s'y prendre pour sauter lestement du premier étage à terre. Il avait l'air fort empêché, d'autant que la pluie tombe à seaux depuis hier soir et qu'il ne voulait pas endommager ses bas de soie et ses souliers vernis. Il avançait un pied, puis l'autre, et contemplait avec douleur le petit abîme qu'il n'osait affronter. J'ai toussé malignement comme

si le froid m'incommodait : il a pris à la fin son parti et son élan. Je suis vite accourue sur le balcon; et, à le voir se relever grelottant et taché de boue, j'ai eu d'abord un accès de fou rire; puis un mouvement de pitié et de tendresse m'est venu. Il m'a envoyé un baiser avec la main, et dans l'état où était ce pauvre homme, son baiser chevaleresque m'a touché.

Me voilà prise. Que faire ? ma chère Marie, ne me gronde pas, et donne-moi, si tu peux, un bon conseil.

Comment le congédier !

Avoue que ce n'est pas avoir de bonheur pour une première faute. Il y a six mois, comme ce seul mot d'amour me faisait battre le cœur ! Que de rêves ! que d'espérances ! Enfin, j'ai un maître, mais il a quarante ans. Je ne l'aime pas. Ce n'est pourtant qu'à cette petite sotte de comtesse Aglaé *** qu'il doit sa victoire. Il lui faisait la cour la plus exagérée, ce qui me donnait des maux de nerfs insupportables, car il y avait des moments où je la trouvais plus

jolie que moi. Mais n'est-ce pas une chose absurde que j'aie pris un amant ennuyeux, justement pour qu'Aglaé ne l'eût pas.

Mais voici bien un autre tourment. Tu sais, ton petit cousin, étudiant et étourdi, Julien Destigny, à qui tu as ordonné d'être aimable avec moi pendant les vacances; — eh bien, ma chère, il a fait ta commission et il y a pris goût si vite, qu'il jure maintenant ses grands dieux que je l'empêche de dormir. Voilà une belle passion d'écolier! Mais celui-là n'a que vingt ans, et il n'est pas dangereux. En vérité, tu n'avais pas besoin de lui recommander d'être aimable, il l'est naturellement. Son sourire a quelque chose du tien, je devine qu'il apportera dans l'amour de la grâce et de la gentillesse, tandis que les autres hommes sont distraits ou grossiers.

Je ne sais ce que le ciel a contre moi ce matin. Je suis toute mécontente de moi-même... Tiens, je reçois une déclaration (en vers, s'il vous plaît) que ton cousin me fait remettre avec

un gros bouquet par ma femme de chambre. Il paraît que je lui avais permis d'espérer. Celui-là demande aussi, et de plus il se plaint. Quelle exigence! ce petit Julien!

Ma chère Marie, comment fais-tu pour être heureuse, belle comme tu es, et mal mariée? — La sagesse! diras-tu...

Tout à toi,

ANNE DE C.

IIe LETTRE.

JULIEN DESTIGNY A MADAME ANNE DE CHAVILLE.

Depuis que je vous vois, sais-je comment j'existe? Madame, j'ai vingt ans d'hier, et je suis triste. — Triste si tôt! Pourquoi? — Parce que j'ai vingt ans. Vous riez : D'être triste il sera toujours temps.

Dites-vous. — Non, madame, à mon âge une larme,
Lorsqu'on aime vraiment, est sincère et désarme;
A vingt ans, lorsqu'on pleure, on a toujours raison,
Et souffrir, c'est déja croire à la guérison.
Guérir!... non, je mourrai, mais disant : Je vous aime!
Grave de vous voir rire à mon heure suprême!
Main si calme et si douce, oui, percez bien mon cœur!
Contemplez mes ennuis, œil charmant et moqueur!
Comme un enfant qui pique au côté sa poupée,
Et rit de voir le son sous la peau découpée!

Vraiment je vous admire, — et je vous plains aussi! —
Lorsque, seul et tremblant, pâle, à votre merci,
Je vous prie à genoux de vouloir bien m'entendre,
De faire en vos yeux bleus apparaître un cœur tendre,
De me répondre enfin par un sourire, ou bien
Par un mot de tendresse, un geste, moins que rien!
— Vous, pendant mon discours, couchée ou presque assise
Sur un joli sopha de brocatelle grise,
Vous m'écoutez ainsi qu'on écoute un ami
Qu'on tolère, ennuyée et bâillant à demi,
Sans vouloir m'interrompre et me laissant tout dire,

Mais boudeuse parfois et souvent prête à rire.
Une de vos mains joue avec votre éventail
Où Latour a rêvé le curieux détail
D'un couple Pompadour, peint sur une terrasse,
Qui regarde le roi s'en aller à la chasse :
Le duc en bel habit violet brodé d'or.
La dame ayant au poing un faucon qui s'endort.

Lorsque j'ai tout au long exposé mon martyre.
Vous vous tournez vers moi comme ayant à me dire
Quelque chose de tendre et de fort sérieux.
J'écoute tout ému. Vous me dites : « Mes yeux
« Sont fatigués. Le jour offense mes paupières.
« Sonnez donc pour qu'on vienne abaisser les portières.
Hélas ! et si j'ai pris vos mains pour les serrer.
Vous osez, froide et brusque. Anne, les retirer.

Ah ! c'est par trop cruel ! Prenez garde, madame !
Enfant, ne jouez pas avec l'amour et l'âme !
Ce feu dont vous riez, un jour vous brûlera :
Quand vous aurez trente ans, plus d'un me vengera !

JULIEN D.

IIIe LETTRE.

MADAME DE CHAVILLE A JULIEN DESTIGNY.

Je vous pardonne, monsieur, en faveur de vos vingt ans la lettre insensée que vous osez m'écrire. Ignorez-vous que la première vertu d'une femme est la fidélité à ses devoirs. Vous m'avez offensée, monsieur; il faut votre inexpérience et bien de l'étourderie pour me parler d'un amour que vous ne ressentez pas. Non, monsieur, vous ne m'aimez pas; vous avez pris pour de l'amour une espérance de bonheur, un attrait frivole et passager. Vous ne pouvez connaître encore les sentiments purs et éternels. Ah! si vous m'aviez aimée, vous auriez eu plus de respect pour votre idole.

Mon ami, vous entrez dans le monde; vous êtes aimable, vous avez, je le crois, de précieuses et de bien rares qualités; vous serez

aimé, je n'en doute pas, et votre vie sera heureuse. Je le désire passionnément parce que votre cousine, qui est ma meilleure amie, s'intéresse à vous et que vous avez su vous rendre intéressant par vous-même.

Qu'il ne soit jamais question de cette folie entre nous. Si je vous pardonne de m'avoir offensée, c'est à la condition que vous essaierez de m'oublier. Cela ne vous sera pas difficile.

A. DE CHAVILLE.

IVe LETTRE.

M. *** A MADAME DE CHAVILLE.

Ma chère amie, n'oubliez pas, je vous prie, de mettre une bougie allumée sur un guéridon, devant votre croisée. Je saurai par là l'heure

à laquelle vous pourrez me recevoir sans danger.

Êtes-vous bien sûre de l'honnêteté de votre femme de chambre ? Elle voit le valet de pied de M. le comte *** qui peut très bien lui acheter notre secret. Il faut vous assurer de la discrétion de Julie, je me charge du valet de pied. Vous savez que j'ai des ménagements à garder. Enfin on n'est jamais tranquille ; j'ai mille soucis.

Je causerai ce soir avec vous d'un nouvel expédient que j'ai imaginé et qui pourrait nous servir en cas d'alerte. Vous pensez bien que je n'en suis pas à ma première affaire.

Un regard de vos beaux yeux me console et me rassure.

A ce soir. — Je vous baise mille fois les mains.

Ve LETTRE.

MADAME ANNE DE CHAVILLE A M ...

Lundi soir

Venez à onze heures, mon ami. Julie est une excellente fille qui m'est dévouée. Vous n'avez rien à craindre de ce côté. Ce qui m'inquiète plus sérieusement, c'est que mon frère peut arriver d'un jour à l'autre. J'attends des lettres, vous le savez. Dans quelque temps sans doute je ne pourrai plus vous voir chez moi aussi imprudemment.

Je suis à vous et je ne regrette rien, puisque mon cœur a tout fait; mais est-ce bien à vous de trembler et de vous plaindre, lorsque je vous ai tout sacrifié.

Je vous aime. Adieu.

A

VIe LETTRE.

JULIEN DESTIGNY A MADAME ANNE DE CHAVILLE.

Mardi matin.

Non, madame, je ne puis vous oublier. Je vais mourir, et votre nom sera encore sur mes lèvres au moment fatal.

J'ai vu ce matin M. *** ouvrir la fenêtre de votre chambre et sauter du balcon à terre. J'allais m'élancer sur lui et le provoquer, ne comprenant que trop son bonheur, lorsqu'une réflexion subite a éclairé mon esprit : « A quoi bon ! » Vous l'aimez, puissiez-vous être heureuse ! Et vous me parliez de vos devoirs ! Si vous ne pouviez me confier la vérité, vous pouviez du moins ne pas répondre à ma lettre.

Je vous aime plus que vous ne croyez, car je n'ai pas la force de vous maudire.

Quand vous recevrez ces lignes, je me serai noyé dans la pièce d'eau du parc. C'est fini, je veux mourir. Et puis j'ai toujours aimé ce beau lac. N'est-ce pas sur ses bords que je vous ai vue pour la première fois, le soir de mon arrivée *aux Saules*. Que de charmantes promenades j'ai faites, assis à vos pieds, au fond de la barque! Hier encore, le ciel était si pur; mon cœur souriait à l'espérance! Anne, vous étiez si belle, en robe bleue, avec de longs repentirs que le vent déroulait sur vos divines épaules! Je vous contemplais avec admiration, et votre visage s'illuminait d'un fin sourire, comme un doux nuage du premier rayon d'aurore. Ce sourire était donc pour *lui!* Vous l'aimez donc bien!

Je vous parlais *amour* dans ma lettre et vous répondez *respect*. Ah! madame, la franchise n'est-elle pas un devoir aussi..... Vous voulez avoir à la fois les profits de la vertu, les appoints de la coquetterie et les plaisirs de l'amour.

Vous êtes veuve, direz-vous ; mais votre *futur mari* n'aurait pas dû attendre qu'il fît grand jour pour escalader votre balcon. Si vous êtes une femme habile, ce n'est pas un homme prudent.

Pardonnez-moi, ô vous que j'aime d'un si profond amour ! Pardonnez-moi ces mauvaises paroles ; je vais mourir. Mon cœur ne croit pas un mot de ce que ma bouche a dicté en finissant. Quoi que vous ayez fait, je meurs en vous bénissant.

JULIEN.

VIIe LETTRE.

MADAME ANNE DE CHAVILLE A M. ***.

Mardi soir.

Je ne puis vous recevoir cette nuit. On a su tout à l'heure au château la nouvelle d'un ac-

cident terrible. Le corps du jeune Julien Destigny a été trouvé dans l'étang du parc, chez moi. Les bateliers disent qu'il s'est noyé par imprudence. Heureusement il n'avait plus de mère. Je frissonne à l'idée que ma fille, que Fanny peut mourir. Il faut prévenir la famille de ce jeune homme qui me l'avait confié. Je suis toute souffrante; ne venez pas. Je vais écrire à Marie.

Ah! tenez, lisez cette lettre de mon frère, que je reçois en même temps que cette affreuse nouvelle. Vous le voyez, il faut que j'aille rejoindre M. de Bernarje à Turin, puisqu'il ne peut quitter l'ambassade qu'à l'entrée de l'hiver. Mais nous nous verrons avant ce départ forcé. J'emmène ma fille qui ne me quittera plus

Votre amie,

ANNE.

VIIIe LETTRE.

ANNE DE CHAVILLE A MARIE DESTIGNY.

Ton pauvre cousin s'est noyé. Il m'aimait, celui-là. C'est pour moi qu'il s'est tué, ma chère.

J'ai la fièvre, pourras-tu lire ce que je t'écris ! J'ai encore devant les yeux la figure des deux bateliers qui viennent d'apporter le corps dans la salle basse. Tu as raison, toi ; n'aie jamais d'amours. Nous autres, vois-tu, nous ne nous appartenons pas dans ce monde, puisque nous ne pouvons appartenir à celui qui nous aime.

J'ai bien souffert. — Mais, je te le demande, suis-je coupable cette fois, et ce jeune homme peut-il bien m'accuser ? J'ai pleuré en lisant sa lettre, va ! J'avais les yeux battus et le teint

décomposé quand on est venu me chercher pour le dîner. Et il a fallu dîner encore, être là, parler, servir; je crois même que j'ai souri une fois. Certainement ton cousin me plaisait, et peut-être ai-je été coquette avec lui; mais nous ne faisons pas ce que nous voulons.

Pouvais-je lui dire la vérité? J'aurais dû la lui dire, n'est-ce pas? que j'avais un amant, et un amant que je n'aimais pas. Tu sais si j'aurais menti, toi. Mais est-ce qu'on peut dire ces choses-là?

Le bonheur que nous rêvons toutes, qu'un mari ne nous donne pas, que l'amour cache promet, le bonheur mystérieux et charmant, la jolie petite fleur rose qui ne fleurit que la nuit. Julien peut-être m'eût aidée à la cueillir. Et il est mort! — Pardonne-moi de l'avoir tué, toi qui me l'avais envoyé en lui recommandant d'être aimable.

Te souviens-tu que le jour de notre sortie de l'Abbaye-aux-Bois, la Supérieure nous dit : « Mesdemoiselles, voici votre éducation termi-

« née, mais vos maris viendront qui dérange-
« ront peut-être tout ce que l'on s'est donné
« la peine de vous apprendre au couvent ; ce
« sera là votre seconde éducation, celle du
« monde. » Notre bonne Supérieure aurait pu ajouter : « Vos amants viendront qui dérange-
« ront assurément tout ce que vos maris au-
« ront pris la peine de vous apprendre ; ce sera
« là votre troisième éducation. »

Pour moi, je ne veux plus aimer. Je pars demain matin pour le Piémont, où tu voudras bien m'écrire, chez mon frère.

Je t'embrasse tendrement. Adieu.

ANNE DE CHAVILLE.

Aux Saules, lundi soir.

Post-scriptum. Le jeune Julien Destigny n'était pas tout-à-fait mort quand on l'a trans-

porté au château de madame de Chaville. On a pu, après plusieurs heures, le rappeler à la vie, ce dont il n'est pas fâché aujourd'hui, car cette petite leçon ne lui aura pas été inutile.

Il n'y a qu'une chose dont il ne peut se consoler, c'est que, depuis qu'il n'est pas mort, madame de Chaville le méprise de tout son cœur

(Extrait de l'*Artiste*, 1845)

SUR DES VERS INÉDITS

de Théophile Gautier.

I.

Après le ballet, arpentant l'asphalte,
Gautier nous a dit des vers indécents. —
Le ciel était pur comme un ciel de Malte,
Et le vent du nord a glacé nos sens.

Gautier nous a dit, sous ce vent d'automne,
Sous le regard froid des astres d'argent,

Les vers *sur les pois*, l'ode *à la colonne*
Dont s'effraîrait même un ancien sergent.

J'admirais la forme et l'éclat bizarre
De ces vers taillés dans le marbre dur...
Mais, dis, que t'ont fait Paros et Carrare,
Jadis façonnés au goût le plus pur.

Sculpteur, qu'ont-ils fait pour qu'aux jours moroses
Où le spleen te suit d'un pas diligent,
Tu fasses courir dans leurs veines roses
Le poison subtil de ton vif-argent?

II.

Tu veux donc avoir aussi ton musée,
Où tu montreras, comme Dupuytren,
Plongeant ton scalpel dans la chair blessée,
Ce que fait le vice aux os qu'il étreint.

Ce savant bourreau porta la lumière
Jusqu'au fond des corps qu'il avait meurtris :

Mais l'âme amollie a plus d'un ulcère
Dont tu fouilleras les contours flétris.

Eh bien! chante donc, chercheur de problèmes,
Prêtre de Vénus qu'on voit aux cités,
Les plaisirs malsains, groupe aux faces blêmes,
Qui vit et se meut dans tes vers sculptés!...

Moi, cherchant les quais où le soleil brille,
J'irai contempler les deux yeux ardents
Et l'ovale frais d'une belle fille
Qui passe au grand jour, le sourire aux dents.

A Alfred Quidant,

PIANISTE.

Tu dis, Quidant, que depuis quinze années
Des femmes de Paris tu t'es fait un bouquet :
Toutes, vraiment? — En bouton ou fanées,
Roses, chardons, aubépine ou muguet...

Eh bien, ami, dis-moi quelle est l'amante,
Qui, les yeux sur tes yeux, t'admirant tout un soir,
T'ait dit : « Je t'aime! oui, ton âme est charmante,
« Ton front est beau, ton œil profond et noir! »

Hélas! Quidant, ce n'est pas toi qu'on aime,
Ce n'est pas ta beauté, c'est encor moins ton cœur;
S'il est jamais un jour, une heure même,
Où de toute âme, ami, ton âme est sœur,

C'est quand ta main, docile à ton génie,
Du clavier frémissant fait un être animé.....
Oui, cher artiste, à ce vent d'harmonie
Le cœur soupire et voudrait être aimé;

Oui, l'idéal, dont toute âme est le temple,
S'éveille avec les chants qui naissent sous tes doigts...
Ce n'est pas toi que la femme contemple
Quand elle rêve en écoutant ta voix!

MONTMORENCY.

Montmorency

ET L'AUBERGE DU CHEVAL-BLANC.

Je commencerai par une invocation aux Muses :

O Muses ! chastes sœurs, dites-moi, que sont-ils devenus les ânes classiques de Montmorency ?

Que sont-elles devenues, ces cerises, mûries au vent, aigres au goût et douces au cœur, qui faisaient la gloire de nos vingt ans !

Que sont-elles devenues aussi, ces belles filles qu'on appelait des *grisettes*, qui nous donnaient la fleur de leurs amours, qui, pour toute toilette, n'avaient encore qu'une robe blanche de linon, et qui ont maintenant des diamants à tous les doigts ?

Hélas ! les ânes, les cerises, les grisettes, tout a fui, et cependant l'antique *Cheval-Blanc* du père Leduc a survécu !

Il a survécu plein de souvenirs et de gaies histoires du temps passé, gardant le parfum de la poésie et des amours de la vingtième année, gardant aussi (et plus que jamais !) la tradition de ces pigeons coriaces, servis sur un plat de porcelaine de Creil, au milieu d'un buisson de cresson jauni !

Hélas ! que l'on y mangeait mal au *Cheval-Blanc !* mais comme l'on y aimait bien !

Ces grandes chambres, bien propres, bien nettes, n'ayant pour tapis qu'un carreau mis en couleur pour la première et la dernière fois, il y a un demi-siècle, n'ayant pour meuble

qu'une commode en noyer, n'ayant pour tentures que des rideaux en calicot blanc et du papier perse, représentant des roses thé et des œillets panachés, ces grandes chambres à deux lits sont veuves, hélas! de ces voyageurs si gais, si heureux, qui venaient y passer leur lune de miel de huit jours!

C'est dans ce temps-là qu'on pouvait chanter, sans que personne y trouvât à redire, — tant l'inconstance (rare et belle vertu!) était entrée avant dans les mœurs de cette jeunesse folle :

Nos amours ont duré toute une semaine...

Une semaine! mais quelle semaine fut jamais mieux remplie, je vous le demande à tous, jeunes et vieux, qui avez été jeunes, fut-ce seulement huit jours dans votre vie!

Un dimanche matin, à huit heures, à l'hôtel du Lion-d'Argent, rue du Faubourg-Saint-Denis, vous partiez par cette petite patache,

attelée d'un grand cheval maigre, et d'un petit âne au doux maintien : vous partiez par cette patache pour ne vous arrêter qu'aux Talmouses de la ville de Saint-Denis (aujourd'hui, les talmouses, ce gâteau que les Savarin et les Cussy ne feront pas oublier, s'appellent des *nemours* de l'hôtel des Talmouses), vous gagniez, au petit trot du coursier et du baudet, le célèbre carrefour de la Patte-d'Oie, puis Eaubonne, Enghien, dont le lac n'est plus qu'un miroir à l'usage des belles dames qui mettent de la poudre de riz; et, enfin, Montmorency, cette terre fertile du bonheur, où Leduc logeait à pied et à âne!

Une fois ce grand voyage accompli, nos amoureux de huit jours n'avaient plus qu'à se promener, du lundi au dimanche suivant, dans ces bois admirables qui de Groslay s'étendent jusqu'à Saint-Leu, et quels bois! quelles vallées! Ce n'était pas, comme aujourd'hui, une forêt plantée d'allumettes, avec quelques feuilles frisées à chaque bout : c'étaient de

véritables futaies, digne patrimoine des Condé!

Et quelle nourriture au retour! Leduc, ou plutôt son cuisinier formé par lui, avait inventé des salades de chicorée qui ne ressemblaient à aucune herbe connue, pas même à de la laitue, et des gigots, donc! quels gigots! Pauvres moutons qui les aviez fournis, à quel âge étiez-vous parvenus lorsqu'on vous mit à mort! Dieu seul et Leduc le sauront jamais!

C'est pourtant dans cette auberge où le dieu de l'amour aurait voulu vivre, s'il était jamais descendu sur la terre; c'est pourtant dans cette auberge, où Vatel n'aurait jamais trouvé l'occasion d'un suicide, car la marée y fut à jamais inconnue, — qu'Alfred de Musset a placé une des plus charmantes scènes de ses *Nouvelles*, la scène où le héros récite ces beaux vers :

Étoile de l'amour, ne descends pas des cieux!...

Dernièrement, au Havre, Alfred de Musset redisait ces vers dans les salons de Frascati;

et pendant que cette poésie, écho des plus tendres souvenirs, berçait notre âme et la charmait, je revoyais passer devant mes yeux cette enseigne du *Cheval-Blanc*, ce hangar où les ânes attendaient les patients, et tout le poème de la jeunesse chantait en moi!...

J'ai voulu noter en passant la mémoire de cette vallée de Montmorency, fraîche oasis, qui a été le théâtre des plus belles scènes de notre adolescence :

Lugete, Veneres Cupidinesque !

Pleurez, amours ! — adieu, grisettes !

Sur deux Comédiennes.

A ADOLPHE GAIFFE.

On dit ce jeune homme aimé de deux femmes :
L'une est blonde et rose, et c'est un printemps ;
L'autre est brune et vive, et ses yeux ardents
Ont pris à l'enfer ses plus noires flammes.

La brune, au sortir de son bain de lait,
Montre ses bras ronds dans les vaudevilles,
Et, bornant son art aux nouveaux Clairvilles,
Croit que tout est dit avec un couplet.

La blonde a joué dans un petit drame
Et son sein battait sous son corset noir
Aussi le public, bon juge, a pu voir,
A travers ses pleurs, qu'elle avait de l'âme.

A l'heure qui n'est ni soir, ni matin,
On les voit, en wurst, dans de molles poses,
Au bois faire assaut de toilettes roses,
Et de pieds mignons chaussés de satin.

Passe un coupé bas : — magnat de Hongrie
Ou pair d'Angleterre, ou premier boyard,
Il a le plus doux, le plus fin regard ..
C'est lui qui paiera les frais d'écurie.

Mais à quel moment des nuits ou des jours
L'amant qui les suit dans la verte allée,
Et règle à leurs pas sa marche isolée,
Entend-il sonner l'heure des amours :

Les tapis sont sourds, l'alcôve est muette :
Les anges bouffis peints sur les plafonds

Ont pu seuls compter sous ses plis profonds
Les tendres baisers de l'amant poète.

En vain tu te tais, jeune homme amoureux !
Tes grands yeux cernés, ta démarche lente,
Ta joue empourprée et ta voix absente,
Va, tout nous apprend que tu fus heureux...

Car, pour se venger de leur folle ivresse,
Quand de l'une à l'autre il ouvre ses bras,
Brune et blonde ont dit : « Enfant, tu mourras,
Tu mourras d'amour, sous une caresse ! »

Tu ris cependant... et tu meurs aussi !
Louis-Quinze, à Metz, ivre d'espérance,
Disait comme toi, — parlant de la France : —
« Mon Dieu, qu'ai-je fait pour qu'on m'aime ainsi ! »

Vers de Roger de Beauvoir.

A MON AMI A. ASSELINE

En lui offrant une épingle de perles et turquoises.

Pavé de lis, de pierreries,
Puisse, Asseline, ton chemin
S'étoiler en routes fleuries...
Vis sans songer au lendemain.

Le lendemain! c'est la sagesse.
C'est la note d'un créancier.

C'est le cœur fade après l'ivresse,
C'est la sonnette d'un huissier !

Le jour, c'est l'ivresse, la fête :
C'est don Juan, ce roi des cœurs,
C'est la guitare du poète,
C'est Judith aux grands yeux vainqueurs !...

Le lendemain, — comme un fantôme
La morale à votre chevet
S'assied, — adieu votre royaume,
Adieu l'Éden que l'on rêvait !

Aussi, comme le grave Horace,
Ornons de pampre nos cheveux ;
Tous les plaisirs sont fils des dieux :
Les poètes sont de leur race !

Réponse.

A ces perles qu'il a choisies
J'ai reconnu son goût charmant.
A ce bouquet de poésies,
Qui n'eût reconnu son talent !

Entre nous tous (la bande folle !)
C'est le plus fou, mais le meilleur.
Fossin n'a pas, — sur ma parole ! —
De perle qui vaille son cœur !

LA GARDE NATIONALE ET L'AMOUR

La Garde Nationale et l'Amour.

Pour bien dîner chez le père Lathuile, il faut préalablement revêtir le costume de garde national ; en effet, le dîneur en uniforme a droit dans cet aimable endroit à tous les honneurs et à tous les beefsteaks dus à son rang dans la garde civique.

Le filet Chateaubriand, vu son importance, ne se délivre qu'à partir du grade de sergent-major.

Un jour donc que, fatigués d'une longue veille des armes (c'était en 1847) passée au corps-de-garde de leur mairie respective, deux simples gardes nationaux des 5e et 7e arrondissements s'étaient rendus aux Batignolles, chez le père Lathuile, — il y eut ripailles et goguettes.

Or, voici en quoi consistait sous le dernier règne, règne bourgeois, comme on sait, une ripaille de gardes nationaux :

1° Un potage purée Crécy ;

2° Un turbot (demi-sauce hollandaise (ce turbot était un peu fané).

3° Un filet de bœuf émaillé de larges piqûres d'un beau lard bien jaune ;

4° Une sole normande pour trois ;

5° Une compote de trois pigeons (venant de Monceaux) ;

6° Une jolie salade de chicorée avec un chapon ;

7° Un gâteau de riz à l'orange.

8° Desserts variés (quatre mendiants, etc.).

A la fin de ce gigantesque repas, les deux gardes nationaux, qui s'étaient adjoint deux jolies demoiselles exerçant la profession de piqueuses de bottines, sablèrent une bouteille d'aï non frappé, et chantèrent à tue-tête, avec ces deux petites personnes :

Ah! si nos femmes nous voyaient!..

Et, ne connaissant plus de bornes, lâchant toutes les écluses de la générosité, ils se mirent encore en dépense d'un flacon de malaga pour le beau sexe. Ici, une autre chanson :

Sexe charmant, sexe volage!...

Les hausse-col jonchaient le parquet, la tunique appendue à une patère de cuivre estampé frémissait d'horreur, le coq gaulois collé sur le

shako se hérissait, le coupe-chou déshonoré gisait dans un coin; enfin, le nom français et la morale universelle allaient recevoir une nouvelle atteinte de l'ivresse et de l'incontinence de deux gardes nationaux des rues Saint-Denis et Bourg-l'Abbé, lorsque tout-à-coup un grand bruit se fait entendre...

Bobineau se soulève, l'œil hagard, sur le divan de drap rouge où il tenait serrée par la taille l'aimable piqueuse de bottines : Camusat, son complice, d'une main encore ferme, s'arme de sa baïonnette... Ils venaient tous les deux de reconnaître, dans le cabinet voisin, la voix de madame Camusat et celle de madame Bobineau.

O douleur! ces voix, ces douces voix féminines, répondaient à des voix plus mâles, mais tendres aussi, à la voix de premiers commis à la vente pour le rayon de lingerie.

Ils s'élancent dans le corridor, un garçon les retient quelques secondes, et appelle M. Lathuile, qui seul peut faire ouvrir le salon

voisin. Le maître arrive, rassure ces messieurs, et sans hésitation les fait entrer dans ce joli sanctuaire, orné de rideaux en coton bleu, d'un sofa élastique détendu et d'un tapis graisseux, qu'on nomme un cabinet particulier.

Le cabinet était vide... seulement une rainure, mal déguisée dans les plis de l'étoffe à dessins chinois, indiquait assez qu'une petite porte secrète, percée dans le mur, avait donné passage aux coupables. Bobineau, un peu moins ivre que son camarade, insista pour que cette porte leur fût ouverte; mais M. Lathuile déclara que la clef de ce placard (c'était un placard pour les maris) était perdue depuis longtemps.

Confus et l'œil vitreux, les deux gardes en goguette s'excusèrent de leur mieux, et ils voulurent reprendre où ils l'avaient laissé leur dessert égayé par le champagne et les deux demoiselles; mais ce qui est différé est toujours perdu, et les piqueuses de bottines n'aiment pas qu'on les dérange dans leurs

plaisirs, surtout quand elles en sont aux quatre mendiants.

Il fallut pour les adoucir et leur faire reprendre la place qu'elles occupaient, avant cette scène grotesque, sur le divan de drap rouge, la promesse formelle d'un col et de manchettes en batiste brodée...

Le soir, quand MM. Camusat et Bobineau rentrèrent au domicile conjugal, leurs épouses virent bien à leurs yeux rouges, à leurs lèvres blanches et à leur démarche mal assurée, qu'ils s'étaient enivrés le matin. Il leur fallut tout avouer et finir par implorer un pardon qui leur fut accordé avec grâce.

Cette histoire, éternellement vieille, éternellement jeune, des maris qui montent leur garde et de leurs épouses qui profitent de ce bon temps pour aller déjeuner, en partie fine, avec de jeunes commis bien frisés; cette histoire des maris qui croient tromper leurs femmes, en prenant le prétexte de la garde nationale pour s'enivrer d'un vin de champagne chaud et

mousseux, avec de petites ouvrières en jupon crotté ; cette histoire durera autant que le monde, du moins autant que l'institution de la garde nationale.

Et c'est toujours chez le père Lathuile qu'elle se passera.

A madame Félicina R...

Ischia, sur ta mer profonde
Aux flots bleus,
Le brun marinier qui fend l'onde
Jette sa chanson vagabonde
A tout zéphyr qui vient des cieux !

Ainsi, cette belle étrangère
A l'œil noir,
Fendant la foule avec mystère,
Jette à tous, flamme passagère !
Un souvenir... sans un espoir !

Erreur des passants.

Quand deux plats et quatre bougies
Composent tout notre dîné,
Les bons bourgeois rêvent orgies.
Femme folle et luxe effréné.

On voit les pères de famille,
Passant après le jour fini,
Épouvantés, dire à leur fille :
« La Maison-d'Or et Tortoni ! »

Bal masqué.

Un jeune abbé vers la marquise
Se penche et dit : « Ah! Cydalise,
Toujours en guerre avec l'église!
Et l'enfer, vous n'y pensez pas! »
— « Beau monsignor, Votre Excellence
Sait bien qu'au bal, sans qu'on y pense,
La grâce vient pendant la danse :
Que Dieu nous sauve... après le pas! »

Une maniere de poète
Prend la marquise en tête-à-tête,

Fait la révérence, et s'apprête
A lire un plat de sa façon.
— « Monsieur le pédant, dit la dame,
Je hais les vers où l'on se pâme :
Un sourire, près d'une femme,
En sait plus long qu'une chanson ! »

Passe un bravache et sa rapière.
La dame baisse la paupière,
Et cherche dans sa bonbonnière
De la confiture au jasmin.
— « Que veut monsieur le capitaine ?
Dit la marquise moins hautaine.
— « Le ruban de votre mitaine
Pour vous reconnaître demain ! »

LE CHATEAU DE MADRID.

Les Ecrevisses

DU CHATEAU DE MADRID.

Madrid, c'est autre chose. La fleur des pois de la jeunesse à cheval et en voiture a mis ces masures à la mode, et il est de bon air de venir y boire, vers la quatrième heure du jour, un petit coup de madère ou de malaga. Des palefreniers, à barbe sale et à blouse déchirée, sont là pour tenir la bride de votre cheval, et le

soir, dans le fond du bois, ils vous demandent la bourse ou la vie.

Car ce qu'on appelle le château de Madrid n'est pas assez riche pour payer et habiller des palefreniers, tant là comme partout, dans cette vie parisienne à double fond, tout est toujours luxe et misère.

Si ce sont des vagabonds qui vous reçoivent à l'entrée, en revanche on n'est pas plus aimable et plus avenant que Born, le maître du château. Ce château, héritage paternel, est devenu, par ses soins, presque habitable pour des élégants qui ne vont y passer qu'une heure pour laisser souffler leurs chevaux.

Toutes ces vieilles murailles sont repeintes à neuf, la cour est grande et bien sablée, on peut y faire tourner vingt ou trente voitures, et les écuries ont le *chic* anglais, ce *chic* suprême, sans quoi le monde croulerait pour les véritables sportsmen!

Puis des bosquets bien plantés; des lilas, comme dans une guinguette; des roses et des

lis, comme dans le parc de Versailles : voilà ce séjour enchanteur, dont le nom, *Madrid!* est connu des oisifs du monde entier!

Quand le rideau se lève sur le premier acte des *Filles de Marbre*, vous voyez ce fameux château de Madrid, sa cour et ses bosquets! Les décors en reproduisent très bien l'effet; rien de plus, rien de moins; eh bien! ce triste enclos, sans horizon, sans paysage, vaut-il, je vous le demande, un seul sourire de ces belles filles de marbre qui vont y gagner de l'appétit entre le déjeuner et le dîner!

Non, certes non! mais que faire quand on a bien bâillé toute la matinée, quand on a passé trois heures entre deux femmes de chambre, dont une tient un pot de rouge et l'autre un pot de blanc, que faire, si on se trouve jolie et si on l'est en effet!

Il faut bien mettre une amazone du drap le plus fin, un chapeau d'homme à plume noire, une rose dans les cheveux :—et la petite cra-

vache à poignée en or fin à la main, il faut bien se rendre dans son coupé jusqu'à la porte Maillot où vous attend ce joli poney ou bien cette jolie jument *miss Arabelle*, qui n'a jamais couru que sur le turf de l'avenue des Princes et du rond Mortemart.

Tout cela est aimable et galant, cette existence est charmante en vérité; mais enfin, vous les puissants, vous les heureuses, vous les riches, vous les belles, — faites-vous bâtir un palais à Neuilly ou à Saint-Cloud, et allez vous délasser dans des salons dorés exprès pour vous, dans des parterres fleuris exprès pour vous, des fatigues d'une si longue promenade à cheval!

Madrid est indigne de vous, indigne, messieurs, de vos belles chevelures bien frisées, de vos moustaches bien cirées par l'illustre Galabert; indigne surtout, mesdames, de vos belles jupes traînantes, de vos petites bottes de satin à éperons d'argent.

Mais que vous importe, pourvu que vous

vous retrouviez, les unes et les autres, les blondes et les bruns, les belles et les beaux, les jolies dents et les jolis louis d'or, — la rencontre suffit, la grande affaire est faite ; à Born à s'occuper du reste !

Et il s'en acquitte bien ce Born, cet heureux châtelain !

Il est le roi du *chateaubriand*, du *pannekeet* aux confitures d'abricot, de tous les plats enfin qui demandent une main exercée, un coup d'œil juste et la connaissance de l'estomac humain !

C'est que ces messieurs et ces dames ne s'amusent pas aux bagatelles de la cuisine française ; pour nous autres, les naïfs et les bien portants, il faut du roatsbeef et des gigots saignants ; à ces messieurs et à ces dames, il faut des cailles en caisse et des petites truites de rivière ; pour nous autres, il faut de ces poulets succulents où la volaille en fricassée prend le goût des petits ognons et des champignons légers : à ces messieurs et à ces dames,

il faut des écrevisses, qu'ils appellent *bordelaises* (plat que l'on peut appeler les colonnes d'Hercule de la cuisine française, tant il exige d'art et de soin!), et ces écrevisses, dont le poivre leur emporte le gosier, en leur donnant la fièvre, sont bien faites pour réveiller leurs amours épuisées!

Born, qui sait cela, ne leur ménage ni le poivre, ni les sauces anglaises, ni les jolis petits piments verts, et il s'en trouve bien! A ce titre, nos belles merveilleuses le protègent, et c'est chez lui qu'elles mènent, au début de sa carrière, le trop facile Américain qui vient dissiper à Paris l'or que lui envoient les mines de l'Australie!

Heureux Américain! ce sont ces dames qui lui font ces loisirs!

Le jour, le cheval et le bois, puis le dîner à Madrid; la nuit, le Cirque et l'Hippodrome aux flambeaux, puis le souper à la Maison-d'Or, et encore des écrevisses!

Et voilà leurs amours!

Comment voulez-vous que le monde se renouvelle ? ou bien que sera la génération qui suivra celle-ci, étant née de pères qui ne mangeaient que des épices ?

Dédicace de Pâques fleuries.

A L.....

Les premiers vers d'amour que l'on fait à quinze ans,
Pour des divinités qu'on n'a jamais connues,
Sont des essais naïfs où le cœur et les sens
Cherchent à mesurer leurs forces ingénues.

Mais comme on rirait bien du poete innocent,
Si les belles Chloris qu'il porte jusqu'aux nues,

Tout-à-coup, déchirant leur voile éblouissant,
Du ciel et de ses vers descendaient toutes nues !

Moi, quand j'avais quinze ans, sérieux et jaloux,
Je chantais dans mes vers une forme choisie
Qui souriait à mes chants les plus doux !...

L'idéal s'est fait femme, et la forme chérie,
C'est vous !. . Aussi *Pâque fleurie*
N'a pas un vers d'amour qui ne s'adresse à vous !

Envoi des Noces de Lucinde

A R. DE B..

A toi, le charmant infidèle,
Toujours en quête d'un baiser,
Ame semblable à l'hirondelle
Rasant les eaux sans s'y poser !

A toi ces feuilles !. . c'est l'histoire
D'une amoureuse de quinze ans !

Douce vierge, elle eût fait ta gloire
En passant par tes vers charmants.

Elle aima... mais ce fut un songe.
Un songe d'oiseaux et de fleurs. .
Rien ne reste de ce mensonge
Qu'un sourire noyé de pleurs!...

A deux poètes restés inconnus.

Amis, de votre cœur qu'attriste plus d'un deuil
La grande illusion n'a point passé le seuil,
La grande illusion, la gloire !
Quoi! vous pensez encor qu'un jour vous serez grands,
Et qu'emus par vos vers, les plus indifférents
A votre royauté seront forcés de croire. .

Amis, vous rêvez trop, attendez simplement.
Le rêve et la chimère ont une voix qui ment

Quand l'âme trop ardente espère.
Oui, vous pourriez, c'est vrai, tous être rois par l'art;
Mais avec le génie il faudrait le hasard.
La fortune, qui cloue ou ravit à la terre!

.

Est orgueilleux et fou qui se fie au talent.
Le talent naît d'abord, le succès est plus lent.
Coup du sort ou fruit des années.
L'un vient, lorsque déjà l'autre peut s'en aller.
Mais, hélas! et c'est là ce qui doit consoler :
O mes amis! plaignons les têtes couronnées!

La couronne au dehors est charmante et de fleurs,
Mais le dard est voilé comme aussi les douleurs...
La gloire est un brillant mensonge!
Amis, soyez heureux sans vouloir être grands.
Car toute royauté, fleur qui s'effeuille aux vents,
Illusion le soir, au jour n'est plus qu'un songe!

Chanson

POUR MADAME F...., SECONDA DONNA.

I.

A quoi bon tant de beautés...
Vos cheveux noirs sont vantés,
  Votre œil étincelle :
Mais quand vous chantez si bien,
Madame, il ne sert de rien,
  De rien, d'être belle !

Du bengali quand la voix
Si touchante,
Le soir, sous l'ombre des bois,
Vous enchante,
Dites-vous au bengali :
Sois joli !

II.

A quoi bon la douce voix
Qui chaque soir, peuple et rois,
Nous prend sur son aile ?
Hélas ! de chanter si bien,
Madame, il ne sert de rien,
Quand on est si belle !

Quand des roses le parfum
Vous caresse,
Baisant sur votre front brun
Chaque tresse,
Demandez-vous au rosier
Un gosier !

Portrait d'Arsène Houssaye.

Arsène Houssaye est le nom d'un berger
Dont les moutons ne paissent que des roses;
Dont l'horizon, qui borne son verger,
N'est que fruits mûrs et fleurs toujours écloses
Dont la houlette, où flotte un ruban vert,
N'est que le sceptre embelli de la Grâce;
Dont la musette enfin est un concert
Où Dorat chante et Tibulle et Boccace!

Chanson

POUR UN RACCOMMODEMENT

Nous avons chanté la marquise,
La marquise de Pompadour.
Quand du seigneur de notre église
Elle avait le sceptre et l'amour !
Pompadour est partie :
Mais Dubarry le tient
Chantons la plus jolie :
C'est celle qui revient !

La marquise était grande et brune,
Avec des yeux pleins de noirceur;
Douce comme un rayon de lune,
De Phœbé la comtesse est sœur.
Dans son char qui l'emporte,
L'une lui dit : Fuyez!
L'autre, tendre et plus forte,
Vient s'asseoir à ses pieds.

Peuples, votre marquise est morte :
Vive la comtesse aux doux yeux!
Venez tous crier à sa porte
Que rien ne la vaut sous les cieux!
Venez pour sa couronne
Cueillir des fleurs aux champs,
Et que ce soit l'automne
Qui sacre ses vingt ans!

Quatrain

POUR UN ANNIVERSAIRE.

Vous avez aujourd'hui vingt ans.
Ils n'ont qu'un jour les bouquets qu'on vous donne
Vous, dans vingt ans, vous serez belle et bonne
Comme en votre premier printemps!

LA MÈRE LAROCHE.

Le Restaurant

DE LA MÈRE LAROCHE A ASNIÈRES.

Asnières, qui s'appellera bientôt Asnières-les-Bains, ne comptait guère, il y a vingt ans, qu'une trentaine de masures mal alignées en deux ou trois rues, autour du charmant château de madame de Fontanges, la maîtresse bien aimée du plus voluptueux des rois.

M. Benoît Fould, banquier et homme d'esprit, a réuni, pendant plusieurs étés, dans

cette belle maison de plaisance — tout ce que Paris compte d'illustrations dans la finance, dans les fonctions publiques, dans les lettres et les arts. C'était le dimanche que se donnaient dans cette belle salle à manger ovale, digne reste de la magnificence du XVIIIe siècle, ces grands dîners (grands et bons !), où Jules Janin toujours le premier invité par M. Fould, apprenait l'esprit à M. Guizot, qui lui apprenait l'éloquence.

1848 a dispersé ce noble Décaméron de la saillie, de la richesse et du pouvoir ! M. Fould a résilié son bail, et depuis, le château d'Asnières appartient à une société d'entrepreneurs, qui y donnent des fêtes publiques ! On danse sur ces belles pelouses, on danse dans ces longues allées pleines d'ombre où le roi bâillait, ou mademoiselle de Fontanges rêvait, où les riches, les heureux du règne de Louis-Philippe s'ennuyaient sans bâiller, et causaient sans rêver.

Toutes les renommées échevelées de l'ancienne Chaumière (aujourd'hui un palais !), du

Prado (qui a toujours été un cul-de-sac) se sont étiolées sous ces grands arbres chargés de lanternes de couleur, qui, comme les fruits de Sodome et de Gomorrhe, ne contiennent que de la cendre, quand la bougie qui les colore s'éteint au coup de minuit.

Maria, la polkeuse, a vu dans ce parc s'agrandir encore *ce cercle bleu tracé par les amours*, de la chanson de Nadaud; Clara Fontaine s'y est tarie, et Mogador elle-même a désappris le cancan pour apprendre l'orthographe!

Asnières, ce sont les métamorphoses d'Ovide; on n'y reconnaît plus personne; à peine quelques jeunes demoiselles, moitié cœur et moitié marbre, s'évertuent à lever le pied plus haut que la jarretière..... la cachucha est perdue! Adieu cachucha! vive la varsoviana!

Triste! ô triste! dirait Shakspeare. Plus de bal! plus de danse! plus de fêtes! — Que nous reste-t-il donc? le restaurant!

Mais le restaurant du parc? Savez-vous ce que c'est, ô vous, fins gourmands, habitués des ta-

bles du café de Paris, qui n'a rien de trop bon pour les puissants du jour, pour Romieu, pour Vieilcastel, pour Houssaye lui-même, qui n'a jamais su ce que c'était qu'un bon dîner! Le restaurant du parc d'Asnières est la honte de la cuisine française!

Moi, qui vous parle, j'y ai mangé hier un poulet aux tomates, et, dans ce poulet aux tomates, il n'y avait ni poulet ni tomates; il n'y avait pas même de quoi manger!—J'ai vu servir aussi un artichaut frit; eh bien, dans cet artichaut s'était glissé un goujon, et quel pauvre goujon!

O amour de la friture! je te respecte; mais, enfin, s'il est dit qu'il faut encourager cette mode insalubre, indigne de tout homme bien né, de manger ce qu'on appelle une friture, c'est-à-dire beaucoup de sel et peu de poisson, il faut aller, mes amis, chez la mère Laroche!

La mère Laroche! un bouge autrefois, un palais maintenant!

Figurez-vous une jolie maison blanche, avec

pavillon en rotonde et un grand jardin devant; tout cela bâti et planté il y a quatre ans. Eh bien, en quatre ans, cette bâtisse et ces arbres ont fait merveille; il y a de l'ombre sous ces bosquets, et, sous ces bosquets, de jolies tables vertes avec du linge bien blanc!

O le beau cabaret, digne de nos pères! Les canotiers l'ont adopté, parce que le vin bleu n'est pas trop bleu, parce que la matelotte sent encore l'anguille, et que le cuisinier (quel cuisinier!) a conservé la tradition du lapin sauté.

C'est chez la mère Laroche que Roger de Beauvoir a fait sa plus jolie chanson :

Accourez tous, tritons d'Asnières!.....

. . . . . .

Cette chanson était adressée à Judith, cette belle sociétaire du Théâtre-Français, qui a plus d'esprit que mademoiselle Augustine Brohan, ce qui n'est pas peu dire; à Judith, qui avait sauvé un enfant (quelqu'un l'a-t-il vu, cet en-

faut!), et dont l'histoire remplit tous les petits journaux, le lendemain et le surlendemain!

C'est à Asnières que le charmant crayon d'Alophe a dessiné un joli châlet, qu'il appelle *Casa Alophe*, et qui témoigne de son bon goût, de sa grâce et de l'ignorance éternelle des réalités de la vie, que tout artiste et tout bohemien aura toujours! Et cependant quelle ravissante casa! comme on doit y être heureux, quand, le soir on voit passer du balcon les voiles blanches qui emportent un rayon de lune!

C'est à Asnières enfin que notre pianiste le plus aimé, Alfred Quidant, a fait bâtir une jolie maisonnette dans le style Louis XIII, maisonnette à forme un peu triste, triste comme son esprit rêveur; — mais dont tous les échos savent déjà le refrain :

Ma barque est si petite et la mer est si grande!

Ah! si les artistes savaient faire la cuisine! s'ils avaient au moins un cuisinier comme Tal-

leyrand ou madame Bagration ; mais non, faites-leur une visite, admirez leur dessin, ou écoutez leur musique et, vers six heures, courez bien vite au rendez-vous des canotiers : — Laroche vous prépare une friture, que, de sa belle main un peu rouge, vous servira Julie ou Paméla !

Souvenir d'innocence.

I.

C'était dans le grand parc un petit banc rustique;
Trois ormes au-dessus formaient comme un portique.
Quand l'aube matinale en riant s'éveillait,
Là souvent vous veniez, ô ma belle madone,
En juin, lorsque des bois s'épaissit la couronne,
Mener quelque doux rêve où l'âme se complaît.

C'était un lieu désert plein de feuilles jaunies,
Où des vents et des eaux les fraîches harmonies
Pouvaient bercer le rêve et caresser l'esprit;
Car jamais du château les maîtres et les hôtes

Ne daignaient y fouler du pied les herbes hautes
Où le muguet monte et sourit.

Tandis qu'ils s'oubliaient dans les larges allées,
D'amis et de fâcheux dès le matin peuplées,
Par un sentier secret, dans le sillon tracé,
Où votre chèvre seule à peine osait vous suivre,
Vous alliez, en froissant les pages d'un vieux livre,
Vous asseoir au berceau sur le banc délaissé.

De vos fins cheveux blonds les boucles effilées
Tombaient sur votre cou, par le vent déroulées :
Et j'y crois voir encor, cher et doux souvenir!
Le joli fichu rose et sa frange agitée
Que, sous votre menton, votre main dégantée
Cherchait en vain à retenir.

Vous alliez... et rêvant, jeune fille naïve,
Plus pure que le flot de la source d'eau vive
Où, là-bas au vallon, se mire le ciel bleu,
Vous preniez une fleur à la verte prairie,
Une fleur étoilée et sous vos pas fleurie,
Pour lui dire tout bas : « Ne m'aime-t-il qu'un peu ?

II.

Hélas! il vous aimait du profond de son âme.
Mais quatre ans sont passés, quatre ans déjà, madame!
Maintenant un enfant joue et pleure à vos pieds;
Un mari plus heureux prend des airs ennuyés;
Et vous, vous soupirez.... Sur votre beau visage
Une ombre passe, ainsi qu'au couchant un nuage.
Par la croisée ouverte, au hasard, vous cherchez
Les coteaux sous la brume à l'horizon cachés...
Et cette barre d'or que le soleil allume,
Et cette forge au loin avec ce bruit d'enclume:
Tout ce beau paysage étalé sous vos yeux,
Ces frêles peupliers qui montent jusqu'aux cieux,
Ce lac, splendide moire, et ce chant sur la grève,
Tandis que de la nuit l'astre amoureux se lève;
Ce bruit du vent qui passe en de grands marronniers;
Ces parfums qu'au parterre exhalent les rosiers;
Et l'angélus qui tinte aux cloches du village,
Appelant le vieillard appesanti par l'âge
Dont le petit enfant s'endort dans son berceau:

Oui, toutes ces beautés, qui, mises en faisceau,
Composent des longs soirs la divine harmonie
Que tout homme comprend, que Dieu même a bénie,
Font vaguement rêver, madame, votre cœur !
Et, sans votre mari bourru, froid et moqueur,
Qui rit de votre extase et vous parle ménage,
Ou se met à gronder l'enfant qui n'est pas sage,
Vous suivriez longtemps la belle vision
Surgie en votre cœur, qui regrette et soupire,
Comme un atome d'or nageant dans un rayon,
Qui fuit, qui reparaît, qu'on cherche et qu'on désire.
Et vous diriez encor :

« Tout s'est-il donc enfui,
O pâle fleur d'automne ! ô chère marguerite,
Que j'effeuillais si bien, qui disais toujours oui,
Lorsque, le cœur troublé, je te parlais de lui !
O bosquet où l'oiseau seul à présent s'abrite !
Doux fantômes d'amour, hélas ! vous avez fui ! »

LE SOUPER DU COMTE ARTHUR.

Le souper du comte Arthur.

La scène se passe dans le château du comte, à Laneuville, dans l'Anjou.

C'est le matin, il ne reste plus pour convives que le comte, un de ses amis endormi sur sa chaise, deux femmes et un poëte dramatique.

Arabelle, comédienne venue à grands frais de Paris, attend en bâillant que le comte ait achevé de vider son troisième flacon de rhum et de conter une histoire sur le dernier des

Mérovingiens. Louise, la petite-fille du fermier d'Anzy, que le valet de chambre de M. de R. a débauchée l'an passé, et que le maître a prise à son domestique, est assise sur le rebord de la fenêtre et écoute le premier chant des oiseaux.

C'est dans ce moment, et comme le comte, abruti par une énorme quantité de rhum, se trouve enfin réduit au silence, — qu'on aurait pu entendre le dialogue suivant, qui m'a paru mériter d'être mis en vers.

—

LE POÈTE, *à Louise.*

Enfant, la nuit d'automne a vu couler tes pleurs :
Tu promenais des étoiles aux fleurs
Ton doux regard triste comme la vie.

LOUISE.

Vois donc, le ciel est pur et l'air est embaumé :
Le vent du sud dit au roseau qu'il plie :
L'heure s'enfuit et tu n'as pas aimé.

LE POÈTE, *à Arabelle.*

Arabelle, à souper j'ai vu de ta couronne
Les fleurs tomber, et sur le damas jaune
Toute la nuit ton verre est resté plein.

ARABELLE.

Cherche à tes compagnons, poète, une autre ivresse,
Dis au soleil de faire un autre vin :
Dans vos soupers je songe à ma jeunesse.

LE POÈTE.

Idéal ! idéal ! à qui donner raison ?
Quoi ! toutes deux en pleurs : l'enfant, la courtisane !
Cœur fatigué d'aimer, l'une songe et se fane...
L'autre interroge l'horizon.

Déclaration naïve.

Assez d'autres, madame, en un bal vanteront
Vos grâces, vos talents ; vous diront que vous êtes
Reine, par la beauté, par l'esprit, de vos fêtes :
Assez, en se jouant, s'avoûront vos conquêtes
Et feront de bonheur rougir votre beau front.

La louange est menteuse et perd ceux qu'elle abuse.
Si des fats bien gantés l'hommage vous sourit.

Si, comme un fol oiseau qu'un peu de glu séduit,
Vous laissez une fois surprendre votre esprit,
Votre cœur ne sera qu'un jouet dont on s'amuse.

Gardez-vous de l'intrigue et des plaisirs d'un jour.
Avec vos beaux danseurs ne soyez point coquette.
Et ne vous plaisez pas à nous tourner la tête ;
C'est là du temps perdu que plus tard on regrette :
Ce n'est pas à ces jeux que se trouve l'amour.

Mais si, tourné vers vous, craintif, tendre et fidèle,
Dans l'angle des salons, l'hiver, vous rencontrez
Un enfant amoureux, souffrant quand vous souffrez,
Et vous nommant tout bas avec des mots sacrés...
Madame, abritez-le sous l'ombre de votre aile.

Encouragez son cœur, qui n'ose soupirer.
Si, timide, il craignait rires, mépris ou blâme,
Mettez dans vos yeux noirs un rayon de votre âme ;
Rappelez-le d'un signe et souriez, madame :
Un amant véritable est long à rencontrer.

Oubliez sans regret les compliments d'une heure,
Et l'encens qu'on brûlait le soir autour de vous :
Au lieu de dix flatteurs vous aurez un jaloux
Qui, sous votre regard, tressaille à vos genoux,
Et pour tout madrigal baisse les yeux et pleure.

Le nom de Silvia.

Silvia! Silvia! nom que dans les romans
Le héros, qu'il s'appelle Arthur ou bien Octave,
Choisit à la beauté dont il est l'humble esclave,
O le plus poétique entre les noms charmans!

Silvia, nom illustre adopté par Shakspeare!...
Il semble voir passer dans le vague de l'air
Une ardente Espagnole, au teint mat, à l'œil fier,
Comme aux seuls mots de lis et d'œillets on respire

Je ne sais quel parfum qui devance la fleur
Et pourtant ce n'est pas, comme dans les estampes,
Une Andalouse, mouche au sein, et rose aux tempes,
Montrant la passion jusque dans sa pâleur

Que vont dans le West-End trouver mes pieds alertes.
C'est, dans un boudoir bleu meublé par lord Stuart,
Une Silvia blonde et fraîche sans le fard,
Ayant un peignoir blanc et des pantoufles vertes.

Une bonne soirée.

A ALEXANDRE DUMAS FILS.

Encore un gai dimanche où rit notre jeunesse,
Un dimanche effacé du carnet de nos jours ;
Beaux moments tout entiers donnés à la paresse,
A la musique, aux vers, aux chansons, aux amours !

La dame du logis, bouche rose et dents blanches,
Front bien fait, regard fin qui promettait encor,

Laissait en t'écoutant traîner hors de ses manches
Ses beaux bras sur le dos d'un fauteuil à clous d'or

Ton esprit net et prompt, plein de vives saillies,
Ayant sur toute chose un trait toujours heureux,
Neuf, plein d'inattendu jusque dans les folies,
Et, quand nous causons d'art, profond et sérieux.

Ton esprit nous charmait : ta verve à tout passage
Faisait naître un éclat de rire sous ses pas :
Noble et bien rare esprit, glorieux héritage
Qui fera dire un jour : « C'est l'esprit des Dumas ! »

Et la dame était jeune et gaie et si jolie !
Son beau rire était franc et résonnait bien haut.
Et, fleur obéissant à ta douce magie,
Sa bouche en perle fine a payé chaque mot.

Douces heures de paix, de joie !... ô causeries
Où les sots, les méchants, le monde est effacé !
La jeunesse c'est vous, belles heures fleuries,
Et par vous l'avenir se rattache au passé.

Ami, nous vieillirons, mais pour nos ans moroses
Gardons ces souvenirs, chères et pâles fleurs,
Et quand nous ouvrirons notre herbier plein de roses,
La gaîté d'autrefois sourira dans nos pleurs.

Adieux à la rue Saint-Florentin.

Chez Roger de Beauvoir

Cette rue aristocratique
Où Maurice de Talleyrand,
Prêtre, épousa madame Grand :
Gentilhomme, à la race antique
De Capet et de saint Louis
Prêta serment et fut parjure :
Comblé de biens, n'eut plus qu'injure
Au premier rang des ennemis.

Pour le vaincu de l'Angleterre ;
Mourant, fit la grimace au ciel
Et nargua le Maître éternel
Par un bon mot pris à Voltaire ;

Cette rue où pour ton salut
La marine eût jeté son ancre,
Si ta plume, au fond de ton encre,
Peu jalouse de l'Institut,
Dans ces temps d'auteurs prosaïques,
Ne trouvait encore, et souvent !
Ces beaux vers des jours romantiques,
O des poètes magnifiques,
Roger, le dernier survivant !

Ami, cette rue illustrée
Par tant de ministres déchus,
Où, descendant de l'Empyrée,
Le grand Arago... qui n'est plus
Qu'un point perdu loin de la terre,
Daigna veiller sur nos destins,
Roi des flots et roi de la guerre

Dans nos temps de trouble incertains
Cette rue ou, — douteuse fête ! —
La Restauration s'est faite,
Où Beuchot, Duperré, Molé,
Décorent le ciel étoilé
Des Jean Bart dont la France est fier.
Garde, crois-le, pour l'avenir,
Cher ami, le gai souvenir
De ta verve primesautière
Faite d'esprit, faite de cœur...
Du temps qui passe sur nos têtes
Après eux tu seras vainqueur
La postérité dans ses fêtes
Placera ton nom près du leur !

LUCILE.

Lucile.

A CH. M.

Les philosophes de tous les temps se sont recriés contre la facilité des mœurs, et par suite contre la corruption des grandes villes.

La vérité est qu'on est bien plus corrompu (s'il faut appeler *corruption* les mystères de l'amour) dans les provinces qu'à Paris.

A Paris, les femmes se livrent pour des chiffons, pour des voitures ou pour faire donner une place quelconque à leur cousin, mais enfin

elles ont un intérêt, jamais elles ne se donnent.

L'été, en province, il arrive que les femmes des petites villes se donnent, et pour rien, à un Parisien de passage.

A Paris, il faut faire sa cour deux ou trois mois : l'hiver est si long ! en province, il suffit quelquefois, pour gagner le ciel, de deux ou trois soirées au bord de la mer ou d'un brillant clair de lune dans le fond des bois.

Exemple :

L'hiver dernier, un de nos bons amis, Henri D..., qui est joli garçon, presque riche, très dépensier et bête à en être amusant, avait voulu, à tout prix, faire la conquête d'une des coryphées de l'Opéra, mademoiselle Rosa, dont les pointes m'ont toujours donné le frisson, tant cette jeune fille a de courage dans ses orteils !

Mademoiselle Rosa n'a qu'une calèche, et Henri lui promettait un panier à salade, mademoiselle Rosa dîne tous les jours chez elle avec deux ou trois amis de ses amants, grâce à un très bon cuisinier, payé par le banquier

F..., et Henri lui promettait un souper tous les soirs en partie fine au Café Anglais; mademoiselle Rosa ne va jamais à Mabille, parce que ses répétitions du matin la fatiguent trop, et Henri lui promettait une petite villa à Neuilly pour venir s'y délasser avec lui; enfin mademoiselle Rosa a une parure en émeraudes, et Henri lui en promettait une en turquoises (la turquoise porte bonheur et coûte moins cher); eh bien, cette coryphée a refusé ces offres magnifiques, bien faites, d'ailleurs, pour la séduire!

Pourquoi une telle rigueur!

C'est que mademoiselle Rosa a de l'amour à revendre; c'est qu'elle s'ennuie, et qu'elle ne veut pas s'ennuyer davantage; c'est qu'elle a déjà trois amants de cœur, et qu'un quatrième lui paraîtrait bien fade!

Enfin, si mademoiselle Rosa est vertueuse à l'endroit du bel Henri, bien que classée parmi les femmes faciles, c'est qu'elle est très difficile cette année!

Henri D..., ayant compris que la vertu de

Rosine, par Arsène Houssaye, n'est rien en comparaison de la vertu de Rosa. a quitté Paris il y a deux mois, emportant dans ses malles quatorze gilets, sept pantalons, deux vestes du matin et trois habits habillés, plus sa boîte à bijoux !

Fatigué du monde et de ses vains plaisirs, il se reposa trois jours seulement à Trouville et finit par se réfugier à Dives, dans le Calvados : il avait su que dans ce joli pays, qui rappelle, pour la sauvagerie des mœurs, l'Etretat d'il y a dix ans, il pourrait enfin se reposer de ses bonnes fortunes et aussi de ses excès de table.

Erreur ! Chez un pêcheur de la côte, il trouva tout installée une famille parisienne au grand complet : père, mère, trois enfants, deux tantes, un grand-oncle ! plus, *pages et valets*, comme pour les personnages de comédie.

Un peu plus loin, chez de pauvres paysans, bien pauvres, bien pauvres, — mais assez riches cependant et surtout assez ruses pour

avoir acquis peu à peu un joli mobilier, bien propre, bien luisant, comme on en voit dans les grosses fermes, — habitait une autre famille vivant également de ses rentes et de ses revenus, mais n'ayant jamais résidé à Paris et demeurant l'hiver dans le Berry, à X...

L'arrivée à Dives de Henri D... fut bientôt connue et, deux jours après, il était l'idole de toutes ces dames.

On se réunissait le soir dans la cabane du pêcheur, où l'on avait fait transporter à grands frais une petite épinette. Henri valsait ou polkait avec chacune, et, le front perlé de sueur, la jambe engourdie, il venait s'asseoir, à la fin de la soirée, près de la petite Lucile M..., née à Bourges, âgée de seize ans à peine, mais belle comme l'aurore!

Tout le monde disait d'elle : *C'est une enfant!* Ce mot la faisait bouder, et, avec une charmante moue d'enfant gâtée, elle répondait souvent : En êtes-vous bien sûr?

Sa mère l'avait élevée elle-même, pour qu'elle

ne connût jamais, dans les pensionnats de demoiselles, l'impudeur précoce et la honteuse hypocrisie des cœurs fanés avant le temps !

O secrets de l'amour ! elle adorait Henri deux jours après l'avoir vu : elle rougissait en le regardant, et si, par hasard, sa main touchait la sienne, elle était plus agitée que la feuille du tremble.

Henri, avec cette assurance que donnent les succès dans les chœurs de l'Opéra, ne sut pas profiter de ce joli parfum de rose naissante : il devina que cette jeune fille l'aimait, mais il ne comprit pas la fraîche poésie de cet amour

Voici comment il s'y prit :

On avait fait ce jour-là une grande excursion dans la vallée de la Touque, et on devait coucher à Trouville.

En route, quand on montait une côte, Lucile trouvait toujours le moyen de se faire offrir le bras par Henri, et elle le regardait, et elle le trouvait beau !

C'est, en effet, un beau grand garçon, yeux

noirs bien fendus, chevelure épaisse et frisant naturellement ; le cou bien campé sur les épaules, et avec cela recherché dans sa mise : le linge brodé et les ongles passés au lait d'amande !

Pas un détail n'échappait à l'œil enthousiaste de Lucile, et chaque minute augmentait son amour.

Pauvre enfant ! qui prenait un joujou pour un homme !

Le soir, en errant sur cette plage de Trouville, dont le sable est si fin et si doré que les pieds le préfèrent au velours des prairies, le soir, Lucile ralentit un peu sa marche, et quand elle se vit à quelques pas des grands-parents, elle dit à Henri :

— Pourquoi ne parlez-vous jamais sérieusement ?

— Moi ! mais je vous jure que de toutes les femmes que j'ai connues, vous êtes la plus jolie !

— Bien vrai ? On dit que vous avez de grands

succès à Paris... les femmes sont si élégantes à Paris!

— J'ai le cœur libre, je vous assure.

— Je serais si heureuse d'être aimée toute seule par... j'aimerais tant... celui que j'aimerais...

Et elle le regarda avec des yeux si doux et si tendres, qu'il fut tout fier de cette admiration naïve.

Il lui prit les mains, et à son émotion il comprit qu'il était aimé et que cette jeune fille lui appartenait. Pour elle, elle sentait tout son être rayonner, et dans sa joie elle eût envoyé des baisers à la lune, si elle eût osé.

A la nuit, quand tous les voyageurs furent couchés dans l'hôtel du Bras-d'Or, à Trouville, il se glissa sur le balcon en bois qui sert de galerie au premier étage, et voyant de la lumière dans la chambre de Lucile, il frappa doucement au carreau.

Elle souleva un peu son rideau, le reconnut, et courut vite mettre une écharpe pour cacher

ses belles épaules. Elle entr'ouvrit sa fenêtre et le supplia de ne pas insister pour la voir à une pareille heure. Elle était toute tremblante...

Il insista : elle ouvrit, mais en lui faisant jurer qu'il ne resterait que cinq minutes...

Il jura ; mais il fut si tendre, qu'elle accorda ensuite un quart d'heure ..

Il ne sortit que le lendemain. .

Le misérable!...

Mais il est si peu d'hommes dignes d'être aimés!

Croiriez-vous qu'il y a deux jours, après cette virginité si brutalement cueillie , sa première visite, en arrivant à Paris, a été pour mademoiselle Rosa, la coryphée de l'Opéra!

Plus intelligente que Lucile, la danseuse l'a mis à la porte.

Gilberte.

A EUGÈNE GODOT.

Maisons.

I.

Solitude, ô bois aimés par Gilberte,
Vous l'avez connue au temps des amours ;
Ne savez-vous plus nos tendres discours
Sur la mousse verte !

Je disais, tenant son cœur près du mien :
« Le bonheur est là, sous la voûte sombre

Des grands chênes verts... tout le reste est ombre
Aimer... et plus rien! »

Elle répondait, toute fière et ravie :
« Oui, Dieu fit ces bois si mystérieux
Pour cacher l'amour tendre et sérieux,
Pour cacher ma vie! »

Et sa voix tremblait, et de ses beaux yeux
Sur nos doigts unis tombait une larme...
Et tant de bonheur me laissait sans arme,
Triste dans ma joie, aux portes des cieux!

II.

Dans ces mêmes bois où pleura Gilberte,
Hier je vins dîner avec des amis :
Déjà le couvert à l'ombre était mis
Sur la mousse verte.

On avait tiré des flancs du landau
Tout un gai festin de Chevet, ce sage

Et quelques flacons du vin d'Ermitage
Qui se passe d'eau

La brise, apportant l'odeur des bruyères,
Embaumait le ciel plein de gais récits :
Les heures fuyaient, libres de soucis,
Vives et légères !

Dans nos yeux troublés par mille lueurs,
Quand l'ivresse vint, douce et bienfaisante :
Messieurs, à l'ingrate, à Gilberte absente !
Dit l'un des rieurs.

A Gilberte ! — dis-je en vidant mon verre :
Et le même coup de vieux chambertin
A guéri mon cœur de son noir chagrin :
J'ai tout oublié, bonheur et misère !

Les Colombes.

A MADAME DESBORDES VALMORE.

Souvent un groupe uni de colombes craintives,
Quand l'aube vient sourire au seuil du colombier,
S'abat en frémissant, madame, sur les rives
D'un ruisseau, frais miroir où se penche un sorbier.

Les unes dans la mousse, humides de rosée,
Semblent de loin des lis couchés et tout en pleurs.

Et, comme en une coupe exprès par Dieu posée,
Vont boire un peu de pluie au calice des fleurs.

L'autre, plus familière, avec un doux murmure,
Sur le cou d'un enfant assis sur le chemin,
Vient se poser et joue avec sa chevelure,
Et l'enfant lui prépare à manger dans sa main.

Ainsi quand vous ouvrez la porte de votre âme
A l'essaim frémissant, de vos chants, de vos vers,
Si tous, à grand bruit d'aile, oiseaux baignés de flamme,
S'échappent dans les airs,

Je choisis le plus beau (c'est le premier qui passe);
Sur mon doigt qui l'appelle il vient se reposer,
Je l'abrite en mon sein, nous causons à voix basse ..
Et quand il veut partir je lui donne un baiser.

La paresse d'été.

SONNET DE THÉODORE DE BANVILLE

N'aimerais-tu pas bien, ô mon cher Asseline
A tenir ces jours-ci dans quelque fin réseau
Une fée en souliers d'écorce, un bel oiseau
Couché dans la batiste et dans la mousseline?

Une espiègle aux yeux bleus qui s'appelât Céline
Jeune et folâtre avec de longs doigts en fuseau,
Harmonieuse au vent du soir comme un roseau,
Doux rêve de Vidal, plein de grâce féline?

Nous sommes en juillet : là-bas, languissamment
Notre lac d'Enghien pleure, et c'est le vrai moment
Où tu dois comme nous sourire à ta paresse.

Courtise-la donc ; mais que ses yeux adorés
Soient tout un ciel ; qu'elle aime une molle caresse,
Et qu'elle ait de longs cils et des cheveux dorés !

Réponse.

Nomme-la Blanche ou Gabrielle.
Donne-lui chapeaux ou bonnets.
Je ne sais pas de demoiselle
Qui vaille un seul de tes sonnets !

Nomme-le champagne ou bourgogne,
Que les flacons soient pleins et nets.
Je ne sais pas de vin, d'ivrogne,
Qui vaille un seul de tes sonnets !

Nomme-le pharaon, bataille,
Baccarat, creps, dés ou cornets,
Je ne sais pas de jeu, de taille,
Qui vaille un seul de tes sonnets!

Les belles robes.

Quand j'avais vingt ans, mes jeunes yeux
Sous la soie et l'or plongeaient les amours :
J'admirais déjà les jupes brodées,
Les habits de moire et d'épais velours.

Déjà j'adressais des vers à la Moire,
Et j'avais appris en une leçon
Si la manche est plate ou façon pagode,
Si le col est bien de point d'Alençon.

S'il vaut mieux porter trois volants que seize
Découpés à jour ou bien festonnés,
Et si les manteaux forme Louis treize
Sont garnis de jais ou sont galonnés.

Mais je vous aimais, vous surtout, bottines,
Dont le jeu, l'effet n'est jamais perdu,
Et vous, pieds cambrés, vous, chevilles fines,
Sous le vif satin, neuf et bien tendu !

Donc j'avais vingt ans.... M'est avis encore
Que toute grisette est du fruit gâté ;
Mais, ange ou poupée, il faut qu'on t'adore
Si tes beaux chiffons doublent ta beauté.

Danseuse, ou bourgeoise, ou femme du monde,
— Élégante et riche, — a toujours mon choix,
Car les fins colliers font l'épaule ronde,
Car les diamants font les jolis doigts.

En mer, la nuit.

Ah! le flot est sombre
Et le ciel est noir!
Dans toute cette ombre
Où chercher l'espoir?

Il n'est plus de flamme
Qu'en vos yeux si doux;
L'espoir, ma chère âme
L'espoir est en vous!

UN SALMIS DE BÉCASSES.

Un salmis de bécasses.

A EUG. C

Je dînais, jeudi passé, chez le baron G., aux Champs-Élysées, et j'étais placé à côté d'un singulier convive.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, ayant les cheveux tout blancs et le sourire encore très jeune. Je ne l'avais pas encore rencontré chez notre amphitryon, et je demandai à mon voisin de gauche le nom de ce personnage.

C'est, me dit-il, le célèbre marquis Emmanuel Schwarzberg.

Ce nom m'était inconnu, et ma curiosité ne fut guère satisfaite.

Mon étonnement fut au comble quand je vis, après le premier service, le marquis Emmanuel accaparer pour lui seul un salmis de becasses qui avait, ma foi ! fort bonne mine, et dont j'aurais bien voulu prendre ma part.

— Messieurs, dit le marquis, je vous demande la permission de ne pas vous offrir de ce plat, qui est l'ouvrage de mon premier cuisinier, et que le baron, notre hôte et ami, a consenti à laisser servir sur sa table, parmi les chefs-d'œuvre de sa propre cuisine.

— Messieurs, reprit en riant le baron G..., c'est une des singularités de notre ami de manger tous les jours, à son dîner, un salmis de becasses préparé par Jacques, son cuisinier intime ; mais ne regrettez pas de ne pouvoir toucher à ce plat, il y entre de tels condiments que vous seriez obligés de prendre demain le lit pour huit jours

Le marquis fut un moment l'objet des regards de l'assemblée qui ne savait que penser de cette incartade; et puis l'on parla d'autre chose et le marquis fut oublié.

Moi seul je remarquai qu'il ne buvait que de l'eau, et j'allais demander à cet original comment un plat si épicé pouvait se passer de l'accompagnement d'une bouteille de vin vieux, lorsque je le vis faire un signe au maître-d'hôtel qui, sur-le-champ et sans autre explication, apporta un pot de confitures de groseille.

Le marquis dévora plutôt qu'il ne mangea ces confitures de groseille, et il se remit à dépecer ses bécasses avec volupté.

Après le dîner, le café fut servi dans le jardin, sous une jolie tonnelle de clématite et de vigne vierge; le marquis, qui avait remarqué mon attention soutenue pendant tout le repas, tira de sa poche, à mon intention, un étui en paille de Panama, et m'offrit un petit cigarre venant des manufactures du sultan.

Cette offre gracieuse que j'acceptai, en lui

glissant un compliment, nous fit faire connaissance; notre tasse de café à la main et le cigare aux lèvres, nous fîmes côte à côte quelques tours de promenade; et ce fut dans ce moment délicieux où l'estomac digère un bon dîner, où le cerveau dilaté est bercé doucement dans la vapeur d'un tabac parfumé, que le marquis Emilius me raconta ce qui suit :

— « A vingt-deux ans, j'épousai, à Berlin une jeune fille du nom de Wilhelmine, appartenant à une des premières familles ducales de l'Allemagne; elle était belle comme le jour et je l'aimais depuis dix-huit mois. Elle avait seize ans; elle était délicate et à peine formée; sa mère n'avait pas voulu consentir plus tôt à ce mariage; aussi vous pouvez juger de ma joie, quand je pus la prendre par la main et la conduire dans le temple protestant où le premier chapelain du roi bénit notre mariage.

« Le soir des noces, j'entrai avec sa mère dans la chambre nuptiale, où Wilhelmine s'était retirée depuis une heure avec ses femmes.

il me semble la voir encore : elle était assise dans un grand fauteuil de damas violet, au coin d'un feu clair et brillant; sa toilette consistait en un peignoir de mousseline blanche brodée à l'infini, et garnie de dentelles françaises du plus grand prix.

« Après quelques mots d'amitié échanges entre nous trois, la mère de Wilhelmine se retira, et je me souviens que, comme nous la reconduisions jusqu'à la porte de la chambre, elle se retourna tout-à-coup et se jeta dans les bras de sa fille, en fondant en larmes et en s'écriant :

— « Adieu, pauvre Wilhelmine, adieu, je ne te reverrai plus !

« Wilhelmine se mit aussi à pleurer, et j'étais fort troublé entre ces deux femmes sanglotant sans motif, mais évidemment dominées par un pressentiment sinistre.

« Je parvins pourtant à les calmer l'une et l'autre, et quand la mère de Wilhelmine nous eut quittés, je vins me mettre aux pieds de

ma femme qui s'était assise au coin de la cheminée, dans ce même fauteuil de damas violet où je l'avais vue en entrant.

« Je lui avais pris les mains avec tendresse et je préparais au fond de mon cœur le discours le plus tendre et le plus capable de la toucher, lorsque, dans un mouvement un peu brusque qu'elle fit pour retirer ses mains d'entre les miennes, son peignoir de mousseline prit feu tout-à-coup à une branche de sarment, et, en un instant, tout son corps fut environné des flammes les plus vives et les plus terribles.

« Je me jetai sur Wilhelmine, je la serrai dans mes bras, cherchant à étouffer le feu qui nous envahissait tous les deux; mais, effort inutile! j'étais horriblement meurtri, ayant déjà les mains et la poitrine calcinées, et ma femme, ou plutôt ce qui restait de ma femme, lambeau sanglant et défiguré, expirait sur le tapis de la chambre nuptiale, au milieu des plus horribles contorsions. »

Ici le marquis Emilius, s'arrêtant dans l'allée où nous nous promenions ensemble, me serra le bras avec violence comme pour me demander secours, et se laissa tomber au pied d'un platane, en versant un torrent de larmes.

Je le relevai dans un état de désespoir impossible à décrire, et je le fis asseoir sur un banc de gazon où il reprit peu à peu ses sens.

Après quelques minutes de repos, il me regarda avec compassion, me remercia d'un geste amical et continua son récit, entrecoupé d'abord par des sanglots :

« Je passai trois mois dans le château de la mère de Wilhelmine, entouré de médecins qui me prodiguaient leurs soins, tout en déclarant qu'on me rappellerait peut-être à la vie, mais jamais à la raison.

J'ai en effet donné, depuis cette époque, de nombreuses marques d'aliénation mentale.

« Quand je pus me lever pour la première fois, je me regardai dans une glace, et je vis

que mes cheveux étaient devenus entièrement blancs; je portais au cou et à la poitrine une cicatrice affreuse, provenant de brûlures, et je ne pouvais parler qu'avec un bégaiement presque inintelligible, bégaiement qui me reprend même à de certaines époques déterminées, après vingt ans de souffrances physiques et morales!

« Le corps se rétablissant peu à peu et la raison étant revenue, un de mes cousins me fit voyager pendant tout l'été qui suivit l'événement.

« Je ne me souviens pas d'avoir prononcé plus de dix paroles pendant tout ce premier voyage.

« Seulement, à Aix-la-Chapelle, où l'on me conduisit dans les salons de la Banque des jeux publics, la vue de l'or, des billets, le bruit des râteaux et le son de voix sinistre des croupiers me causèrent une sensation tellement insupportable que je me plaignis hautement, et avec des expressions très vives et très singulières, de l'ennui que ce spectacle pouvait causer aux simples curieux.

« Ce fut la première fois que je parlai sans bégayer.

« On me regarda avec étonnement, on me crut tout-à-fait fou, et l'on fit le vide autour de moi.

« Je m'avisai alors de faire ce que je blâmais dans les autres, et je me mis à jouer.

« Je perdis en un quart d'heure ce que j'avais sur moi, un millier de florins : mais je perdis cette somme en m'intéressant aux chances du jeu, et je compris que j'avais gagné un quart d'heure sur mon ennemi, c'est-à-dire sur le souvenir.

« Le lendemain, je revins dans les salons, et je perdis dix mille florins.

« Deux jours après, M. de Rothschild m'envoya de Francfort un mandat que je lui avais demandé, de quarante mille francs ; je perdis encore cette somme et, continuant de jouer ainsi pendant plusieurs semaines, je laissai aux croupiers la plus grande partie de ma fortune, qui n'était pas très considérable, mais qui mon-

tait encore à vingt mille florins environ de revenus.

« Quand mes terres furent vendues, les hypothèques purgées, les dettes payées, il me restait un petit capital à peine suffisant pour subsister pendant deux ou trois ans.

« Je renonçai au jeu, mais, n'ayant plus aucun intérêt au monde, je recommençai de souffrir et de maudire la nécessité où l'on est de vivre, une fois qu'on est au monde.

« Je tentai un suicide, mon domestique me trouva un matin pendu à l'espagnolette de ma fenêtre; le nœud avait glissé et je n'étais qu'évanoui.

« Le jeu et le suicide ne m'étant plus permis, je me mis à m'enivrer; cela dura deux ou trois mois pendant lesquels je vécus dans une espèce de somnolence qui était troublée de temps à autre par des cauchemars affreux.

« Le vin ne m'enivrant pas et me laissant la tête libre comme par le passé, mes amis, qui voulaient à toute force me distraire, me con-

duisirent un matin chez une belle personne, qui avait joué pendant quelque temps la comédie sur le premier théâtre de Turin, et que le duc de Gênes avait alors distinguée.

« Cette jeune personne avait de l'esprit, elle savait découper et servir à table, et faisait les honneurs de son salon avec une grâce toute parisienne. Elle était alors la plus grosse dépense du maréchal prince de S.... qui, depuis, a fait une si prodigieuse fortune dans les emplois diplomatiques. J'eus avec elle un rendez-vous secret ; elle avait été prévenue que, pour me plaire, elle devait adopter pour sa toilette la couleur noire ou violette, elle m'attendait donc dans un joli deshabillé de satin noir, et, comme elle était blonde, cela lui allait à ravir.

« Je ne voulus pas lui baiser la main, ayant en moi, à l'égard des femmes, je ne sais quelle répugnance insurmontable; mais je lui parlai du théâtre sur lequel elle avait recueilli de nombreux succès, des libéralités de son protecteur le maréchal de S....; enfin, je fus aussi

aimable que possible ; mais quand vint le moment où j'aurais dû lui prendre la main et glisser un compliment sur sa beauté, je ne pus me décider à commettre une telle infamie.

« Le fantôme de ma femme, de Wilhelmine, m'apparaissait toujours au milieu des flammes !

« A la fin je lui dis : Mademoiselle, je connais un genre de suicide qui vous plairait peut-être ; voulez-vous que nous mettions le feu à nos vêtements, et que nous nous laissions mourir, vous sur ce fauteuil et moi sur ce tabouret, car je suis trop poli pour vous demander de mourir dans mes bras.

« Elle ne voulut pas accepter cette proposition, et je me retirai mécontent d'elle et de moi.

« Le lendemain, en songeant combien ces jeunes personnes, qui ont embrassé une carrière si difficile, doivent souffrir par moments des excentricités de leurs amoureux, je lui envoyai par mon valet de chambre une parure en corail, avec ce billet :

« Rouge comme vos lèvres, froid comme « mon cœur ! »

« Et je ne la revis plus.

« Il y a cinq ans, ayant renoncé au jeu, au vin, aux femmes, j'ai gagné à la loterie impériale de Vienne un château de cinq cent mille florins, pour lequel j'avais pris trois billets, sans le savoir, à l'époque de ma grande maladie.

« Je vis aujourd'hui des revenus de ce domaine, que je léguerai, après moi, à mon cuisinier, le sieur Jacques Stoltz, qui veut bien m'accompagner dans mes voyages et qui a trouvé le moyen de me faire passer chaque jour une heure agréable, en me préparant un salmis de bécasses, dont lui seul connaît le secret. »

Quand le marquis Emilius eut achevé son histoire, je le contemplai avec l'attention respectueuse que commandent les grandes douleurs et je lui dis :

— Au moins, me permettrez-vous de venir manger un jour avec vous de ce fameux

salmis de bécasses aux confitures de groseille !

— Demandez à Jacques Stoltz, me répondit-il, s'il veut bien y consentir ; mais peut-être sera-ce une profanation.

FIN.

Table.

	Pages.
Préface.	5
Le tort d'être jeune, petit roman par lettres.	13
Sur des vers inédits de Téophile Gautier. . .	35
A Alfred Quidant, pianiste.	38
Montmorency et l'Auberge du Cheval-Blanc.	41
Sur deux Comédiennes. — A Adolphe Gaiffe.	49
Vers de Roger de Beauvoir.	52
Réponse.	54
La Garde nationale et l'Amour.	55
A madame F. R.	65
Erreur des Passants.	66
Bal Masqué.	67
Les Écrevisses du chateau de Madrid. .	69

Pages

Dédicace de Pâques fleuries. 79
Envoi des noces de Lucinde. 81
A deux poètes restés inconnus. 83
Chanson pour madame F... 85
Portrait d'Arsène Houssaye. 85
Chanson pour un raccommodement. 88
Quatrain pour un anniversaire. 90
LA MÈRE LAROCHE. 91
Souvenir d'innocence. 101
LE SOUPER DU COMTE ARTHER. 105
Déclaration naïve. 110
Le nom de Silvia. 113
Une bonne soirée. — A Alexandre Dumas fils. 115
Adieux à la rue Saint-Florentin. 118
LUCILE. 121
Gilberte. 133
Les Colombes. — A madame Desbordes Valmore. 136
Sonnet de Théodore de Banville — La paresse d'été. 138
Réponse. 140
Les belles robes.. 142
En mer, la nuit. 144
UN SALMIS DE BÉCASSES. 145

FIN

WELLCOME LIBRARY INSTITUTE